

Thésauriser

L'écrivillon s'ennuyait souvent. Hésitant et sans truculence, il lui arrivait même de s'endormir sur ses propres lignes. Alors il se relisait, il s'interrogeait avec assez d'inquiétude. Pourtant l'affaire était simple, l'écrivillon croyait connaître des quantités et des pièces entières de mots, il se trompait et le ronron qui le couchait sur sa page, c'étaient ses mots servants, ses abonnés et leur litanie.

Mais si l'écrivillon ouvrit le dictionnaire et fatigua sa reliure, il ne le fit pas comme un étranger soucieux de se constituer une conversation. Ne choisit ni le plus utile, ni le plus évocateur. L'écrivillon, discipliné, commença à la toute première page sa lecture du dictionnaire illustré. Il passa vite sur l'avis au lecteur, la prononciation du français et le tableau des conjugaisons, se régala de la liste des abréviations employées dans cet ouvrage et regarda avec soin mais sans raison, comme il arrive souvent, les prénoms et les noms de ceux qui révisèrent, dirigèrent et collaborèrent à cet ouvrage. Cette dernière curiosité lui valut de grands accès de tristesse chaque fois qu'une croix latine précédait l'un de ces noms.

L'écrivillon lut le dictionnaire et, pour ses termes les plus intéressants, le recopia. Il lut de **a** jusqu'à **burgrave**. Et dut s'arrêter, à cause du baccalauréat. D'autres listes l'attendaient, celles des tonnes d'équivalent pétrole et des mètres cubes de débit à l'embouchure. On lui commandait aussi de connaître tous ses verbes irréguliers, en latin, en allemand, en anglais, en grec. Et de savoir ce qu'il advint l'année 1917, dans le monde. A cause du baccalauréat, l'écrivillon n'atteignit jamais le **byzantinologue** qui lui eût permis de boucler correctement un treizième d'alphabet.

Mais l'écrivillon avait eu du temps, suffisamment, pour apprendre et écrire avec bonheur **abaca**, **abandonnique**, et d'autres merveilles comme **aréole**, **azimut** ou **barbacane**. Il puisa dans le carnet ainsi rédigé pour écrire un texte étrange où tous les mots difficiles avaient pour initiale a ou b. Et savoir l'aida beaucoup à sentir. Avec l'abaca, il osa évoquer les arbres. Abandonnique le poussait à dire qui il pensait être. Aréole lui donna, pour la première fois, l'occasion d'illuminer le sein d'une femme ou bien celui d'un homme et fit surgir, par la même occasion, des épaules, un visage. Barbacane l'aidait à imaginer le plan d'une maison qu'il décrivit souvent depuis.

L'écrivillon apprenait à parler sa langue la plus intime. Et toutes les lettres que le baccalauréat lui interdit d'explorer, les vingt-quatre qui manquent à son répertoire, l'écrivillon ne les regretta jamais. En pénétrant a et b, en étudiant presque tous leurs portraits, il avait parcouru l'ensemble de toutes les autres formes qui peuplent le volume du dictionnaire. Il se

moquait de l'orthographe, mais il apprit, par un effort de volonté, à faire mouvoir le mot comme il le désirait.

Le dictionnaire contient aussi des alouettes toutes rôties, que personne ne mange. Mais le pré communal n'est pas forcément lieu commun, et l'écrivillon vola ainsi l'expression *pluie des mois* qui lui parut convenir, dans certains cas choisis, pour parler du sang des femmes. Et d'autres encore. Les planches illustrées des médailles et des drapeaux, l'anatomie d'un bateau, la coupe frontale d'une usine à gaz, la fille qui avait vingt ans en 1950 et qui posa pour le mot **bayadère**, ou l'**abricot** que le photographe a mangé, sans doute, resteront à jamais pour l'écrivillon aussi lumineux que les onglets dorés de répertoire alphabétique.

La bosse de l'écriture

L'écrivillon souffrait en secret parce que les travaux d'écriture avaient déformé sa main. Et ce n'est pas la finesse et la beauté perdues qu'il regrettait, mais le brusque dégoût avec lequel on lui disait qu'est-ce que tu as là, au doigt ?

L'écrivillon, obligé de s'interroger sur la forme de ses doigts, regarda en effet de plus près son majeur et son index, sculptés par les crayons, et il vit là les correspondances mystérieuses qu'il avait établies avec eux. La volonté d'écrire avait rendu sa paume laide, plate, forte et tordu son majeur. L'écrivillon avait le doigt bossu. Et plus il écrivait, plus la boule de chair, à l'intérieur de son doigt, grossissait et montrait bien ce qu'il venait de faire. Il se prépara intérieurement à supporter l'apparition lente et puis l'éruption de cet organe nouveau, impair et dépourvu de poils, mais un organe neuf tout de même, dont le fonctionnement le ferait souffrir, avec lequel il faudrait désormais compter. Tout s'y inscrivait. Des cals, un rouge d'irritation quand il avait manié des stylos au corps métallique. Et parfois il devait s'arrêter d'écrire parce qu'il avait les doigts hachés par certains outils incommodes.

S'il eut peur d'abord des moqueries et de cette verrue qu'on lui croyait au doigt, l'écrivillon se rassura quand on lui apprit le nom courant de cette déformation. On l'appelait bosse de l'écriture et l'écrivillon pensa que tous ceux qui étaient fidèles à l'encre bleue, sans être pour autant calligraphes, devaient porter cette marque scolaire et durillonne. Que c'était un signe constant chez une certaine catégorie de population, comme ceux dont on palpait le crâne pour y découvrir la bosse du commerce ou des mathématiques. Il dut se détromper et croire en sa monstruosité. Il ne voyait à personne cette saleté à la main. Les autres écrivaient sans que leur doigt

devienne pourpre. Et l'écrivillon se voyait, avec ce petit organe érectile, là, sur le côté du majeur, exposé à tous les regards, incontinent.

Une douleur, une rougeur, une chaleur, persuasives et régulières, font de la main qui écrit un instrument, un objet et un lieu de plaisir. Et pendant les vacances, l'écrivillon observait sa peau qui se reformait, son doigt qui se découronnait.

Poèmes de Scrabble

L'écrivillon aima les lettres comme des organismes vivants. Très tôt, dès l'âge de sable, il en vola pour les agacer. Il les mêlait au sable de son bac, il les trempait dans les seaux d'eau trouble servant aux douves du château. Et ces lettres venaient de partout. Il y avait celles, alvéolaires, du Scrabble, qui servaient de meurtrières à son donjon et dont la matière peinte, abrasée par la plage, finissait par perdre l'éclat. Il y en avait qui laissaient une empreinte inverse quand on les écrasait sur le sable mouillé. Il y avait les cartes glacées du Lexicon, au sommet du château de sable, en guise de bannière et qui ne flottaient pas. Il y avait les dés du Boggle, où les points sont remplacés par les lettres. Ces dés étaient des chevaux blancs.

Quand fut passé son moyen-âge et qu'il cessa de construire des forteresses, l'écrivillon s'assit à une table pour manipuler lettres de Scrabble, dés de Boggle et cartes de Lexicon. Les cartes, par exemple, il les tenait à la main et les trouvait moins ennuyeuses que les visages mous, gris et rose, des dames et des rois de cour, avec leurs demi-corps siamois. Du moins, il comprenait mieux leur langage. Un code s'établit : qu'un E est aussi puissant qu'un as à la bataille. Qu'un Z sans E est faible autant qu'un 7. Et que, sans voyelle, il n'y a ni atout, ni levée possible. Et même quand l'écrivillon connût le pouvoir divinatoire des cartes de jeu et ceux qui les lisaient, il trouva plus de bonheur dans un début d'alphabet que dans une promesse de surprise. Au Boggle, les dés sonores et secoués dans la boîte de plastique fumé dessinaient des mots dans tous les sens, les trois dimensions. Plus tard, en philosophie, quand on lui désigna le hasard comme sujet de réflexion, l'écrivillon se repencha sur la boîte fumée pour tenter de calculer combien de siècles lui seraient nécessaires pour recréer, par secousses aléatoires, un incipit, une phrase connue, tout au moins un beau vers.

Au lieu de broder un abécédaire au coton mouliné, l'écrivillon inventa de petits poèmes scrabblés pour meubler ses soirées tristes. Son carnet sur les genoux, il notait, au fur et à mesure de leur construction sur le plateau, les mots étalés par les joueurs. Les poèmes sonnaient comme des

onomatopées et montraient bien l'attention exclusive des scrabbleurs pour le gain. Ka, wu, we, zoo, des raccourcis payants, des lettres posées sur des cases généreuses, lui fournirent mille fois l'occasion de composer des poèmes de mots courts et conventionnels, ouvrages peu estimables et qui ne valaient guère plus de six cents points.

L'effaceur

L'écrivillon n'osait pas raturer. On lui avait appris à mettre entre parenthèses le mot à jeter. Et il s'était plié à la règle comme un chat d'appartement qui cache ses petites affaires sous une fine couche de sable.

C'est une raclée miraculeuse, à l'efficacité immédiate, qui lui donna, dès l'âge de sept ans et, du jour au lendemain, le goût de la page propre et la honte du pâté. Sitôt qu'il raturait, il éprouvait le besoin de recopier immédiatement le texte corrigé sur une belle surface neuve et plane. Enfant, quand l'écrivillon s'appliquait au tableau, il biffait à l'éponge mouillée et ne restait de son erreur que de la craie molle sur sa blouse. L'effaceur d'encre des collèges autorisait des substitutions presque invisibles et sans besoin de biffure. Les ardoises magiques réduisaient l'écrit à néant. Il restait tout de même, en creux, la gravure des lettres superposées. Et puis il y eut de grands tableaux blancs et des feutres bleus et rouges qui s'effaçaient du talon de la main et se réduisaient en poudre.

Pour des raisons rythmiques, d'inutilité ou de redondance, de fragilité ou de grossièreté, l'écrivillon avait recours à la rature. A la gomme, au blanc, avec des traits de feutre obliques, avec des xxxxx ou des ---- de machine à écrire mécanique, la trace de la rature était conservée et tout le travail de transformation, la vraie recherche, restait visible. Puis, l'écrivillon posséda une machine à écrire électronique. Sur son écran à cristaux liquides, on pouvait corriger la phrase avant l'impression. La trace de la rature n'était plus conservée, la suppression devenait irréversible et l'écrivillon ne se souvenait même pas qu'il eût remplacé ce mot et changé cette construction. La vitesse de l'écriture et le bonheur du net se payaient par l'absence de toutes les traces utiles, celles qui servaient à retrouver son chemin, à peser le travail accompli, à estimer son sérieux et sa probité. Sans poudre de craie, lignes de x, gouttes de blanc, sans les biffures ostentatoires qui signifiaient aussi bien l'agacement d'écrire que la certitude de vouloir éliminer un mot, l'écrivillon fut dépossédé de tous ces studieux tâtonnements.

Les traces sont des coups, des bleus en somme, parce que toute correction est un coup de discipline. Comme les ampoules et les pinçons,

elles sont la traduction d'un travail de force, qui abîme et qui blesse. Sans brouillon de papier écru, surcharges au feutre vert, mots dans la marge, minuscules papiers agrafés, sans encre sur les doigts, sans douloureuses corrections qui de nouveau nécessiteront trois heures de dactylographie, l'écrivillon s'inquiétait. Il écrivait, certes, et plus vite que jamais, mais il ne savait plus comment il écrivait. Alors il débrancha la machine et son bureau redevint sale comme un atelier, avec des copeaux, de la limaille, un coup de varlope, de la sciure par terre et, sur les mains, les traces des étapes successives. Les doigts ne transpirent guère sur un clavier. En revanche, ils sont gras sur le manche d'un porte-plume et on voit bien leurs empreintes. Il faut des coups de dents sur les bouchons de stylo et de la salive. De l'encre bleue sur le majeur. Et se laver les mains, entre chaque page, parce que l'écriture est un travail pénible.

Noir d'encre

Il y avait, au lycée, une espèce de cave sans soupirail. L'écrivillon y descendait, entre midi et deux heures. C'était le fumoir. Éclairée au néon, irrespirable, volontairement confinée, on mettait cette tanière à la disposition des élèves, mais dans l'espoir sans doute qu'ils s'y enfumeraient et remonteraient vite respirer à la surface. L'écrivillon et ses camarades déjouèrent toutes les ruses des chasseurs de renards. Avec leurs paquets souples de blondes et leurs briquets plastiques, ils tenaient le coup. Pour fumer mieux, avec plus de contentement, l'écrivillon allumait une nouvelle cigarette au mégot de la précédente, dès qu'il entendait sonner la cloche de la reprise. De même, à chaque livre qu'il acheva de rédiger, à chaque poème, à chaque texte court, l'écrivillon alluma un autre ouvrage. Et toujours il tâchait de ne jamais laisser le feu s'éteindre. Non seulement, il se dépêchait d'écrire (comme l'élève du fumoir, en attendant la sonnerie, se creuse douloureusement les joues pour exagérer sa bouffée et hâter la combustion) mais il enchaînait, rédigeant le même jour une chute, un point final, une table et puis, aussitôt après, un plan nouveau, un incipit, de peur d'être privé.

Aussi affairé qu'une musaraigne, l'écrivillon faisait vite, de crainte d'oublier le plus important ou d'être surpris par l'amnésie au dernier chapitre, quand le livre parle si fort qu'il prédit lui-même sa fin et la dicte. A la page 7, 18 ou 32 de son nouvel ouvrage, l'écrivillon flanchait déjà. De peur de s'épuiser tout entier dans un seul livre et de n'avoir jamais la matière, le souffle et le temps suffisants pour jouir d'un autre sujet, une autre couleur,

une autre question, il se dépêchait de boucler son volume. Alors se multipliaient les ellipses narratives et ce qui cingle, plutôt que les longs trajets. De plus, l'écrivillon aimait les titres, nommer, intituler, la page un, la première de couverture en carton de couleur.

Mais ce qui souciait vraiment l'écrivillon et motivait cette précipitation de mouvements, c'est la chance qu'il voulait toujours se donner de faire mieux, la prochaine fois. Il sentait bruire en lui la maturité. Comme les traits au crayon des enfants croissant sur le mur bleu de cuisine, il se voyait changer, à l'oeil nu, presque de mois en mois. Et sa nouvelle voix, sa mue, il voulait qu'on l'entende. Le ton est-il plus grave, est-il mieux appuyé, moins lyrique, plus neuf, moins traînant?

Il y a des professeurs de chant et de presque tous les arts. L'harmonie s'étudie, et la composition. Mais à l'écrivillon, aucun professeur ne tendit de métronome ou de diapason. Passé l'alphabet, on n'enseigne rien pour manier le noir d'encre.